

CHAPITRE VII.

Aussitôt les ponts rétablis, le maréchal Ney passe le Dniéper pour marcher à la suite de l'ennemi; mais non pas, ainsi que l'avance M. l'officier du palais, *l'œil inquiet et l'oreille attentive*. (Page 290 [213].) Comment cet auteur peut-il dire que, ne trouvant pas l'ennemi, d'aussi braves troupes, conduites par un chef aussi intrépide, furent soulagées du poids d'une grande crainte? (P. 290 [213].) Qu'il fasse l'éloge des Russes, lorsqu'il est mérité, rien de mieux. Mais qu'au moins il ne dise pas que les soldats français les redoutaient. Cette campagne, toute malheureuse qu'elle a été, a suffisamment prouvé le contraire.

On a vu dans le chapitre précédent, que le général Barclay avait envoyé, dès le 17 août, le corps de Bagration vers Dorogobouje. Lui-même (Barclay de Tolly) abandonna Smolensk le 18 à la pointe du jour, en se portant sur la route de Poreczie, d'où il dirigea son corps en deux colonnes, par des chemins de traverse, pour rejoindre la route de Smolensk à Moskou; savoir: la colonne de gauche à Prouditchi, la colonne de droite à Loubino. Toutes deux devaient ainsi parcourir un arc de cercle, dont la corde était formée par une portion de la route de Smolensk à Moskou; mouvement très-imprudent. Car, indépendamment du long détour que Barclay avait à faire, et du mauvais état des chemins de traverse, qu'il était obligé de parcourir pour rejoindre la route de Moskou, il n'existait

sur cette dernière, pour retarder notre marche, que quatre régimens de cosaques que Bagration y avait laissés, sous les ordres du général Karpof. Ainsi cette faible arrière-garde se trouvait seule chargée du soin de couvrir les deux débouchés, par lesquels les deux colonnes de l'armée de Barclay devaient rejoindre la grande route. Le général russe, engagé dans ces défilés, sentit le danger dont il était menacé. Il se hâta d'envoyer une avant-garde, commandée par le général Touczkof, pour regagner à marches forcées la grande route, et marcher ensuite, dans la direction de Smolensk, au soutien des cosaques de Karpof.

« Enfin, dit M. de Ségur, après une pénible marche, la tête du convoi ennemi revit la grande route, à l'instant où les Français n'avaient plus pour atteindre ce débouché qu'à forcer la hauteur de Valontina, et le passage de la Kolowdnia. Ney venait d'emporter violemment celui de la Stubna.... » (Page 293 [215].)

Le maréchal Ney, après avoir passé le Dniéper, s'était dirigé entre les deux routes de Pétersbourg et de Moskou, vers Gorbounowo, d'où ses troupes légères chassèrent quelques troupes de Baggowoth (de la colonne de droite), qu'elles y rencontrèrent. Ce maréchal, ayant appris alors que les Russes se portaient sur la route de Moskou, reprit lui-même cette direction pour les y suivre. L'ennemi, ainsi que nous l'avons dit, n'ayant conservé aux environs de Smolensk que des cosaques sur cette route, Ney éprouva peu d'obstacles jusqu'à Valontina. « Mais Korf, repoussé sur Valontina, avait appelé à son secours la colonne qui le précédait. » (Page 293 [215].) Ce fait est inexact. Le général Korf, commandant l'arrière-garde de Barclay, après avoir défendu le faubourg de Smolensk contre Ney, se dirigea sur la route qu'avait suivie Barclay (celle de Poreczie) vers Palowieno. Il ne se retira donc point, comme le dit

l'auteur, par la grande route de Moskou *, et il ne combattit point à Valontina.

Vers onze heures, le maréchal Ney attaqua les corps ennemis qu'il rencontra sur la route de Moskou, et les poussa vivement jusque derrière un ruisseau marécageux, où de nouvelles divisions russes étant venues à leur soutien, l'ennemi tint avec opiniâtreté. Le général Barclay sentait de quelle importance il était d'arrêter à tout prix la marche des Français. Il se transporta à cette position, où il fit arriver successivement d'autres divisions, à mesure qu'elles débouchaient des chemins de traverse sur la grande route. L'empereur, ayant été informé que Ney éprouvait quelque résistance, envoya la division Gudin, qu'il mit sous les ordres de ce maréchal.

Vers les quatre heures du soir, cette division arriva près du lieu du combat. S'étant formée en colonne par pelotons, elle s'avança sur l'ennemi, qui occupait une hauteur, bar rant la route, et que couvrait le ruisseau marécageux, sur lequel était un petit pont en bois qu'il fallait passer pour l'aborder. Ce défilé étroit était foudroyé en tout sens par l'artillerie russe. Le septième d'infanterie légère, ayant l'arme au bras et en tête le général Gudin, marcha le premier pour forcer ce passage. Chaque peloton, en franchissant le ruisseau, répondait aux nombreux coups de canon des Russes par le cri mille fois répété de *vive l'empereur!* Ce régiment fut suivi du douzième, du vingt et unième et du cent vingt-septième; mais, en cet instant, le brave général Gudin eut les deux jambes fracassées par un boulet. Il fut remplacé par le comte Gérard. Le combat devint extrêmement vif. Cependant, les Français atteignirent la hauteur

* Lorsque les troupes du maréchal Ney attaquèrent Gorbounowo, elles coupèrent cette arrière-garde; et, pour la dégager, Barclay envoya la division du prince Eugène de Wurtemberg, qui reprit Gorbounowo, au moment où le maréchal Ney se dirigea sur Valontina.

opposée. Quatre fois les colonnes russes se précipitèrent sur eux; quatre fois Gérard les repoussa. Tout le corps de Baggowouth, la division Alsuwief, et celle du prince Eugène de Wurtemberg étaient arrivés au combat, qui dura jusqu'à dix heures du soir. En ce moment l'ennemi, n'ayant pu reprendre la position que la division Gérard lui avait enlevée, se mit en retraite.

« Il y eut presque autant de gloire dans leur défaite que dans notre victoire. » (Page 294 [215].)

Présent nous-mêmes à ce combat, nous savons que les Russes se sont battus avec la plus grande bravoure; mais l'auteur devrait dire, que, supérieur en nombre au corps du maréchal Ney et à la division Gérard, l'ennemi occupait une superbe position, et que sa nombreuse artillerie avait sur nous un avantage d'autant plus grand, que le terrain, de notre côté, ne nous permettait pas de déployer la nôtre. Cependant, malgré tous ces obstacles, l'attaque de la division Gérard parvint à nous rendre maîtres de cette formidable position, que des troupes françaises pouvaient seules enlever. Nous ne craignons pas d'être démenti par aucun militaire, en affirmant que ce combat fut un des faits d'armes les plus glorieux pour nos armées.

« Un des généraux ennemis, resté seul debout sur le champ de carnage, tenta de s'échapper du milieu de nos soldats, en répétant les commandemens français. La lueur des coups de feu le fit reconnaître; il fut saisi. » (P. 294 [215].)

Ce ne fut point par hasard, comme semble l'indiquer l'auteur, que le général Touczkof fut fait prisonnier. Dans une des dernières attaques, une colonne considérable de grenadiers russes fit une charge à la baïonnette contre un bataillon du septième léger et un bataillon du douzième de ligne. Le choc fut très-violent; mais les ennemis furent repoussés avec la plus grande vigueur. Dans cette mêlée un lieutenant de voltigeurs du douzième de ligne (M. Étienne)

se précipita sur le général russe, et, après lui avoir porté deux coups de sabre sur la tête, le fit prisonnier au milieu de ses soldats.

« Les Russes, étonnés de n'avoir été attaqués que de » front..... appelèrent Murat, par dérision, le général des » grands chemins. » (Page 295 [216].) Ce reproche, si les Russes l'ont fait au roi de Naples, aurait dû être mieux relevé par M. de Ségur. Murat, avec sa cavalerie, n'était point sur la route, mais bien à la droite de l'attaque du maréchal Ney, afin de communiquer avec le corps de Junot, qui passait le Dniéper à Prouditchewo, et devait tourner la gauche de la position des Russes. Nos soldats, avec plus de raison, appelaient Barclay *le général des routes*.

L'officier du palais semble faire un reproche à l'empereur de ne s'être pas trouvé présent au combat de Valontina; et dans les motifs qu'il énonce, il ne manque pas de faire entrer celui de la fatigue. C'est une de ses idées dominantes, que de représenter toujours Napoléon comme accablé par les fatigues, et déchu au physique comme au moral. On conçoit très bien qu'une sorte de pudeur ait empêché M. de Ségur d'attaquer l'empereur avec les mêmes armes que ses ennemis; mais on s'indigne de le voir déguiser l'outrage sous l'apparence de la pitié. C'est la même chose pour l'effet, et, nous le disons à regret, pour l'intention.

Les deux grandes armées russes, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient retirées, l'une par la route de Moskou, l'autre par celle de Pétersbourg. En envoyant le corps du maréchal Ney et la cavalerie du roi de Naples sur la route de Moskou, que, d'après ses ordres, le duc d'Abrantès devait couper vers Latichino, l'empereur pensa que ces corps réunis, qui ne pouvaient avoir à faire qu'à une arrière-garde, seraient plus que suffisans pour la culbuter; et que sa présence était plus nécessaire à Smolensk, comme point central, pour recevoir les rapports des différentes directions.

Après avoir attendu à une lieue de cette ville, dans une position intermédiaire, entre les routes de Smolensk et de Moskou, Napoléon ne rentra que sur les cinq heures du soir à son quartier-général, croyant la journée finie. Mais, avant de quitter cette position, il envoya auprès du roi de Naples son officier d'ordonnance Gourgaud, sous les ordres duquel il mit plusieurs officiers (entre autres M. Rohan Chabot *). Il le chargea de suivre l'attaque qui avait lieu sur la route de Moskou, et de faire coïncider les mouvemens du maréchal Ney, du roi de Naples et du duc d'Abrantès. Cet officier devait envoyer à l'empereur des rapports sur l'affaire. Ce ne fut qu'après avoir pris ce soin, que Napoléon rentra dans Smolensk.

D'après les dispositions prescrites par l'empereur, les Russes n'auraient pu défendre la position de Valontina. Il devait penser que le duc d'Abrantès, après avoir passé le Dniéper, aurait continué sa marche vers la grande route, et, débordant ainsi la position des Russes par la gauche, les aurait obligés à se retirer précipitamment. Il savait que la division Morand, du corps de Davoust, marchant à gauche de la grande route, déborderait sur sa droite également la position des Russes. Pouvait-il prévoir que ses dispositions ne seraient pas exécutées? Malgré les instances du roi de Naples, malgré les ordres et instructions de l'empereur, que lui fit connaître l'officier d'ordonnance, Junot ne voulut jamais se porter sur la route en arrière des Russes. Il paraît que ce général, qui avait donné tant de preuves de la plus brillante bravoure, ressentait déjà les atteintes de la maladie dont il est mort quelque temps après. L'officier d'ordonnance, voyant que ce général ne voulait pas exécuter l'ordre qu'il lui portait, lui dit : « M. le duc, que devrai-je dire à l'empereur? » Le duc d'Abrantès était en-

* M. Rohan Chabot était aide-de-camp du général comte de Narbonne.

touré de son état-major, et paraissait fort abattu. Il répondit avec humeur : « Vous direz, monsieur, que j'ai pris position, parce que la nuit est venue. » L'officier d'ordonnance eut beau répliquer qu'il y avait encore près de quatre heures de jour, que le maréchal Ney souffrait beaucoup dans l'attaque qu'il était obligé de faire de front; toutes ses instances furent inutiles; le duc d'Abrantès ne voulut faire aucun mouvement. Le combat fini, l'officier d'ordonnance arriva à minuit, à Smolensk, chez l'empereur, pour lui en rendre compte. Napoléon, très-peiné du sang inutilement versé à Valontina, et de la mort du général Gudin, demanda pourquoi Junot n'avait pas exécuté l'ordre qu'il lui avait donné. L'officier fit connaître ce qui s'était passé. L'empereur alors fit venir Berthier, et lui dit : « Il paraît que Junot n'en veut plus; il n'a pas voulu tourner la position des Russes. Il est cause que nous avons eu une affaire très-sanglante, que nous avons perdu Gudin.... Je ne veux plus qu'il commande les Westphaliens; il faut le remplacer par Rapp, qui parle allemand, et les mènera bien. » Le prince de Neufchâtel écrivit les ordres relatifs à ce changement; mais, dans les heures qui suivirent, le maréchal Duroc et d'autres grands officiers, anciens camarades de Junot, parvinrent à calmer Napoléon, et ce général conserva son commandement.

« L'empereur donna ordre à Davoust de soutenir Ney et » Murat. » (Page 299 [219].)

Dans le chapitre précédent, M. de Ségur l'a déjà fait partir pour cette destination, et a trouvé mauvais que le maréchal le *plus prudent* ait été mis sous les ordres du *plus téméraire*. Ces deux chapitres, où l'on parle du même mouvement, ont si peu de suite, qu'on dirait qu'il s'agit d'événemens différens passés à deux mois de distance. Mais tout est confusion dans les récits de M. de Ségur, comme dans ses souvenirs.

CHAPITRE VIII.

LE tableau que fait l'auteur de la distribution des récompenses décernées par Napoléon, est intéressant, mais il manque de détails. M. de Ségur, qui en est ordinairement prodigue, a omis entre autres ceux-ci : L'empereur en visitant la position de Valontina, dit au général Gérard : « Voilà » comme j'aime un champ de bataille; quatre Russes pour » un Français! Gérard, c'est fort bien. » Il loua ensuite le courage des troupes, leur recommanda à plusieurs reprises l'ordre et la discipline; et arrivé devant le septième léger, il fit former le cercle par tous les capitaines, et leur dit : « Désignez-moi le meilleur officier du régiment. — » Sire, ils sont tous bons. — Voyons, désignez-moi le meilleur. — Sire, ils sont tous bons. — Allons, ce n'est pas répandre. Dites-moi comme Thémistocle : le premier, c'est » moi; le second, c'est mon voisin. » Alors, on nomma le capitaine Moncey, blessé et dans ce moment absent. « Quoi! » dit l'empereur, Moncey qui a été mon page, le fils du » maréchal? Voyons un autre. — Sire, c'est le meilleur. — » Eh bien! je lui donne la décoration. »

M. de Ségur ne laisse pas reposer long-temps l'esprit du lecteur; il fait immédiatement succéder à cette revue celle des hôpitaux, où son goût pour les scènes affligeantes se déploie. Il ne s'arrête pas à Smolensk; il rétrograde sur Vitepsk, et même sur Wilna, où il va chercher les couleurs les plus sombres. Il paraît s'en prendre à l'empereur

des souffrances et du dénuement des soldats, dont il fait le tableau le plus exagéré.

Pour être juste, nous devons dire, sans crainte d'être démenti, que, de tous les généraux anciens et modernes, Napoléon est celui qui a porté l'intérêt le plus tendre, le plus suivi aux blessés; que jamais l'ivresse de la victoire ne les lui a fait oublier; et que sa première pensée, après chaque bataille, a toujours été pour eux. Si ses soldats ont quelquefois manqué de vivres, de lits, de médicamens, d'objets nécessaires au pansement, l'auteur pourrait en faire le reproche à l'intendant-général de l'armée. L'empereur avait donné tous les ordres, et mis à la disposition de l'administration militaire, des moyens aussi considérables en hommes et en chevaux, que ceux de l'artillerie. Cette dernière arme, malgré les combats qui eurent lieu, n'a jamais manqué de munitions. Quand elle faisait marcher un matériel aussi considérable que celui de plusieurs milliers de voitures, l'administration pouvait bien faire marcher quelques caissons d'ambulances; ce qui aurait empêché l'intendant de l'armée de prier à Smolensk * le général Lariboissière, commandant l'artillerie de l'armée, de lui faire délivrer de l'étoupe, dont on garnit les caissons, pour panser les blessés.

* L'artillerie de l'armée devant Smolensk (garde, 1^{er}, 3^e, 4^e, 5^e et 8^e corps, et réserve de cavalerie) avait un matériel composé de :

57 pièces de 12,
267 *idem* de 6,
32 *idem* de 4,
2 *idem* de 3;
10 obusiers de 6 p. 4 l.
122 *idem* de 5 p. 6 l.

490 bouches à feu;

et de.... 2,477 caissons chargés de munitions. Ce qui formait un total de 2,967 voitures, non compris les équipages de ponts, les forges, affûts de rechange, etc.

CHAPITRE IX.

L'AUTEUR dit « que Napoléon avait chargé deux des » siens de sonder l'esprit du peuple russe » (p. 310 [227]), pour le porter à un soulèvement; « mais que cette tentative » n'avait servi qu'à les mettre en garde contre lui. » Puis immédiatement il ajoute que « ce moyen lui répugnait, et » que plus tard différens chefs de famille s'offrirent pour » chefs d'insurrection, et qu'ils furent refusés. » (P. 310 [227].) Ainsi, la même page présente deux contradictions matérielles. Nous ne devons pas nous en étonner, l'auteur nous y a accoutumés. Il dit plus loin, « que notre vue excitait leur » horreur.... (Page 311 [228].) Qu'alors l'empereur envi- » sage toute l'énormité de son entreprise; que tant qu'il » n'a rencontré que des rois, leurs défaites n'ont été que » des jeux pour lui; que les rois sont vaincus; qu'il en est » aux peuples; que c'est une autre Espagne qu'il retrouve » encore à l'autre bout de l'Europe. » En Espagne, la population, fanatisée par les moines, parmi lesquels chaque famille compte un de ses membres, s'était levée contre nous. Elle était partie principale dans la guerre, et si l'on peut s'exprimer ainsi, elle la faisait en personne. A notre entrée en Russie au contraire, il n'y avait de combattans que les troupes réglées. C'était l'état qui faisait la guerre; l'état avait commandé à la nation de se retirer devant nous, ou plutôt il avait ordonné à ses soldats de brûler les habitations dans leur retraite, ce qui était un moyen bien sûr

d'obliger les habitans à s'éloigner. Voilà ce qui s'est passé, et ce qu'aurait dû savoir M. de Ségur. Mais où a-t-il vu des *guérillas* russes? Dans quelles rencontres nos troupes ont-elles eu affaire avec les paysans? Que M. de Ségur le dise, et l'on verra avec lui cette *Espagne qu'il rencontre au bout de l'Europe*; mais rien ne se passait ainsi. Il y a là, comme dans toutes les pages de l'ouvrage, exagération, confusion et supposition. Ce ne fut qu'après la bataille de la Moskowa, et pendant notre retraite, que l'on vit quelques paysans, excités par l'appât du butin, massacrer plusieurs de nos blessés restés entre leurs mains.

« Il (Napoléon) s'étonne, hésite, s'arrête.... Une fièvre » d'hésitation s'empare de lui; ses regards se portent sur » Kiow, Pétersbourg et Moskou.

» A Kiow, il envelopperait Titchakoff et son armée..... » En marchant avec Saint-Cyr sur Pétersbourg, il envelopperait Wittgenstein.... » D'un autre côté, « c'est à Moskou qu'il frapperait la Russie au cœur....

» De ces trois projets, le dernier lui paraît seul possible.... » et cendant, ajoute l'auteur, l'histoire de Charles XII était » sous ses yeux. » (Pages 312, 313 et 314 [228, 229].)

Ne devrait-on pas inférer de ces paroles, que Charles XII lui servait de guide dans ce projet de marcher sur Moskou, quand, au contraire, le monarque suédois fit la faute de ne point marcher sur cette capitale. On n'a pas besoin d'être militaire pour savoir cela; il suffisait de lire l'histoire de Charles XII, non pas même celle écrite par le chambellan Alderfeld, mais seulement celle de Voltaire. Il est bien reconnu que, jusqu'à son arrivée à Smolensk, ayant sa ligne d'opérations et ses communications assurées, puisqu'il était maître de la Pologne et de Riga, la marche de Charles XII était conforme à toutes les règles de la stratégie. La faute que commit ce roi, fut de quitter cette route de Moskou pour se diriger sur l'Ukraine; ce qui, en lui fai-

sant perdre sa ligne d'opérations, et en empêchant l'arrivée de Lewenhaupt avec des secours d'hommes et de vivres, fut cause de tous ses désastres.

La position de Napoléon à Smolensk, dont il fit une grande place de dépôt et un point d'appui, lui permettait de se diriger avec sûreté sur Moskou, d'où il n'était éloigné que d'une dizaine de marches. D'ailleurs, ce n'était réellement qu'à partir de Smolensk qu'on entrait en pays ennemi. A huit marches en arrière, se trouvaient les magasins de Minsk et de Wilna; en troisième ligne, ceux de Kowno, de Grodno et de Bialistock. Ceux de quatrième ligne étaient à Elbing, Marienverder, Thorn, Varsovie, etc.; plus en arrière encore, ceux de Dantzick, Bromberg, Posen; enfin, en sixième ligne sur l'Oder, les magasins établis dans les places fortes que nous occupions.